

Besançon le 27 mars 2012

Chers Amis,

Dans l'espérance de la Résurrection, nous avons la peine de vous annoncer le décès survenu le mardi 27 mars à l'hôpital de Gray de :

Monsieur l'abbé Jean SARRAZIN

en retraite à la Maison Notre-Dame des Cèdres
à Montagney

Né à Villeneuve Saint-Georges le 2 juillet 1916
Ordonné prêtre le 9 mars 1940
il fut vicaire à la cathédrale Saint-Jean de 1940 à 1944
professeur au petit séminaire de La Maîtrise de 1944 à 1969
prêtre auxiliaire à Ornans de 1969 à 1981
puis curé-doyen d'Ornans de 1981 à 1989
curé de Pesmes de 1989 à 1997
puis coopérateur à l'unité pastorale du Val de Pesmes de 1997 à 2009
En juin 2009 il entra à la maison Notre-Dame des Cèdres.

Il était dans sa 96^e année et la 72^e année de sacerdoce.

La célébration de ses obsèques aura lieu **jeudi 29 mars**
à 14 h 30 en l'église de Pesmes,
suivie de l'inhumation au cimetière local.

Le défunt repose au funérarium de Pesmes.

André LACRAMPE, archevêque

*Je suis plein de reconnaissance
pour celui qui me donne la force,
Jésus Christ notre Seigneur,
car il m'a fait confiance
en me chargeant du ministère.
(1^{re} Lettre de Saint Paul à Thimothee, 1,12)*



Le séjour à Laissey m'a marqué d'une profonde empreinte.

» Je m'en souviens comme si c'était hier !
Ce qui m'a le plus marqué c'est la nature.

» **IL** Y avait un grand parc su:our de la maison,

: ' - quel j'étais tout le temps « fourré
Ce parc comptait 113 sapins !" (J.S.)

*Dans sa chambre
de Montagney,
à Notre-Dame des Cèdres,
une vierge à l'enfant
de vieux bois sculpté,
un portrait de J.S. Bach,
une vue d'Ornans,
une vue de Pesmes...
Un résumé compressé
d'une vie traversée
par le service du sacré,
portée par l'émotion
musicale,
rayonnant une joie douce
et habillée d'humour
en forme d'humilité.
Une vie dont l'horizon
fut et reste
la découverte du Mystère
et la Célébration.*

« Si j'ai pu trouver grâce
à tes yeux, ne passe pas sans
t'arrêter près de ton serviteur »

Gen. 18,



Emmaüs
Bas-relief
Bronze
Pierre de Grauw

ORIGINES

La famille Sarrazin a été quasiment ruinée quand l'ouverture du bassin minier de Briey (Meurthe et Moselle) entraîna la fermeture des mines de fer de Laissey que le grand-père Sarrazin exploitait. A Briey, en effet, le minerai était transformé sur place, alors qu'à Laissey il fallait l'envoyer par péniche vers les hauts-fourneaux lorrains. La concurrence était insoutenable.



C'est au moment même de la fermeture de ces mines de Laissey que mon père achevait ses études d'ingénieur des mines à Saint-Étienne... Abandonnant alors ce métier sans jamais l'avoir exercé, il trouva un emploi aux Chemins de fer.



Nommé, à la fin de sa carrière, à l'administration centrale du PLM à Paris, il avait loué une maison à Villeneuve-Saint-Georges ; c'est là que je suis né.

Moins de deux ans après un premier mariage avec "une demoiselle de Saint-Maurice", mon père avait perdu son épouse, qui lui avait "laissé sur les bras" une petite fille, laquelle est devenue ma sœur aînée. Quelques années après, en effet, il se remariait, avec Maman,

tourangelle, originaire de la région de Blois (Loir-et-Cher).

De cette seconde union sont nés cinq enfants. Ma fratrie se composait donc ainsi : une demi-sœur, un frère, François, et trois autres sœurs, Marie-Claire, Marguerite et Marie-Thérèse, Je suis le petit dernier de ces 6 enfants, « un petit ravisé », comme disaient les gens.

Ma demi-sœur aînée, cependant, n'a pas tout de suite partagé notre vie. Après le décès de sa maman - la première épouse de mon père - elle avait été confiée à ses grands-parents maternels. Nous allions voir ces grands-parents, qui habitaient également Villeneuve, jusqu'au jour où, maman s'étant mise d'accord avec mon père, ma sœur est venue chez nous. Entre nous, il n'y avait aucune différence.

La gloire de la famille, du côté de ma mère, c'était le grand-père Vérin, docteur ès lettres, professeur au grand collège de Pontlevoy (Loir-et-Cher), qui accueillait tous les fils de bonnes familles - un collège où l'on donnait même des leçons d'équitation ! Ce grand-père maternel était l'un des « patrons » de ce collège.

Quand, il y a quelques années, nous sommes retournés visiter le collège, l'une de mes sœurs et moi, nous avons vu dans l'entrée le portrait de mon grand-père, trônant dans un fauteuil. Ma sœur en a pleuré d'émotion !

UNE ENFANCE PARÂSISIAQUE

J'avais environ quatre ans, lorsque, vers 1920, mon père a pris sa retraite. La famille a alors quitté la petite maison de Villeneuve pour venir habiter la maison du grand-père Sarrazin à Laissey⁽¹⁾, où j'ai vécu la vie de la campagne, jusqu'à mon entrée à la Maîtrise, à 10 ans.

Le vert paradis de « Monsieur Jean »

Les anciens employés de la mine du grand-père Sarrazin avaient été repris par l'usine Boss, qui fabriquait de l'outillage ; on entendait les marteaux-pilons jusque dans la maison. Le directeur de l'usine, qui avait été autrefois employé de la mine, venait saluer mon oncle Gabriel, frère de mon père. Nous, les enfants, nous étions « épatés » parce que l'oncle Gabriel l'appelait par son "petit nom" et le tutoyait... Alors que dans le pays, les gens appelaient mon père « Monsieur Paul », mon oncle « Monsieur Gabriel » et moi-même, encore gamin, « Monsieur Jean ».

A Laissey, je ne suis jamais allé à l'école. Ma mère, qui avait son "Brevet", avait le droit de me faire la classe. Elle en était plutôt contente, car, à l'école communale, certains enfants d'ouvriers n'étaient pas très « bien élevés ». Ainsi, jusqu'à mon entrée en sixième, ma bonne mère m'a tout appris, conseillée par mon frère aîné qui était élève à Saint-Jean à Besançon : dictées, analyse logique et grammaticale, conjugaisons, etc. Je suis entré en 6^{ème} sans difficulté et, jusqu'au premier bac en fin de 1^{ère}, je n'ai redoublé aucune classe. Je ne sais donc pas ce qu'est l'école primaire... Cette enfance à Laissey, c'était le paradis !

Un enfant sage...

Mes sœurs et moi, nous allions au catéchisme. Notre curé, l'abbé Landry,

* Laissey peut aussi s'enorgueillir d'avoir vu naître ou séjourner quelques célébrités, dont le président Millerand, qui, au temps de son adolescence, y aurait passé des vacances scolaires et aurait logé à la "maison Sarrazin".

LES ANNEES MAÎTRISE

était très sévère mais il nous aimait bien quand même et nous l'aimions bien également. Laissey était une desserte de Deluz. Le pays possédait une chapelle mais pas d'église. De Laissey, pour aller à la messe, il fallait faire 3 km au bord du Doubs. Aussi, lorsque j'étais petit, ma mère ne me laissait-elle pas aller seul à la messe.

C'est à Laissey que j'ai fait ma première communion ; plus précisément, à Notre-Dame



d'Aigremont, qui domine Laissey (au-dessus de Roulans).

J'avais 6 ans. Notre curé

avait une grande confiance en Maman, qui était une sainte femme ; elle m'avait bien préparé.

J'ai été confirmé à Saint-Hilaire, le doyenné de ce temps-là. Pour la première fois de ma vie, j'ai un peu chahuté à l'église. Nous étions une flopée de garçons et de filles entassés dans l'église et nous trouvions le temps long. Nous avons eu faim ; l'un de nous avait apporté des brioches : nous avons mangé tout notre sou. Et la sortie était « magnifique » : l'église était au fond d'une rue bordée de murs. A la sortie tous les garçons ont pissé contre le mur, pendant que l'évêque bénissait les fidèles ! ...

Ma vocation et celle de Maman

Maman n'était pas pressée de me faire entrer à la Maîtrise. Mais moi, je voulais absolument être prêtre. Cette « vocation » remonte à ma naissance. Pendant qu'elle m'attendait, maman avait prié le Seigneur pour que ce soit un garçon et qui soit prêtre un jour. Sa prière fut exaucée.

Tout jeune, j'en exprimais le désir, comme en témoigne une photo de famille : en guise de soutane on m'avait passé le manteau de mon frère aîné avec un petit rabat, comme les prêtres en portaient encore. « Ma » vocation, c'est Maman qui l'a eue.

Le fait est assez fréquent ; ce sont les mères, souvent, qui « ont la vocation ». Ainsi par exemple, tous les garçons Jolivet de Mantoche, dont la mère était

très pieuse, sont entrés à la Maîtrise mais un seul - Marc - est devenu prêtre (curé de Mandeure)...

J'avais été habitué à me coucher tard - je ne

m'endormais pas avant dix heures... Or il fallait se lever chaque matin à cinq heures et

demie ! Faire son lit, etc. Je trouvais « le service » très dur. A l'étude, je pleurais.

Alors que j'étais en 6^{ème} à la Maîtrise, mon frère aîné était en première au Collège Saint-Jean. Or les deux établissements se touchent et communiquent par une porte. Nous nous voyions donc tous les matins, à la récré de dix heures ; car nous allions alors en classe à Saint-Jean ; nous étions instruits avec les élèves de Saint-Jean.

La Maîtrise était alors un simple pensionnat. Par la suite, une petite maison a été bâtie, au fond de la cour des Grands, où furent installées deux salles de classes, pour que les "études" aient lieu sur place.

Chaque matin je me disais que je repartirais le soir à Laissey avec mon frère. Mais je pensais que si je repartais, Maman ne me forcerait pas à revenir... et qu'alors, je ne serais pas prêtre. C'est cette pensée qui m'a aidé à « tenir le coup ». Après cette dure première année, je me sentis très bien.

Quand s'éveille la passion pour la musique

Ce qui m'a le plus marqué - très profondément - ce sont les offices à la cathédrale, bien que, gamin que j'étais alors, le temps me parût long, surtout durant les vêpres : ce dernier psaume qui n'en finissait plus !

A côté du chant, j'ai pratiqué l'instrument, tout seul. Aux récréations, en effet, j'étais malheureux. Tout petit, avec mes dix ans, j'étais mêlé aux grands, d'une taille plus haute que moi... Je me réfugiais alors dans la salle de chant, où il y avait un harmonium. Et sur l'harmonium, j'essayais de retrouver les mélodies des chants que nous apprenions et, petit à petit, les accords qu'il fallait mettre sous la mélodie.

Le P. Blanc, qui était maître de chapelle à ce moment-là et dont j'étais l'élève (le « chouchou ») m'avait appris quelques notions d'accords. Il me donnait par



« Dans le soir d'octobre, j'en vois qui

s'arrêtent à contempler par-dessus nos vieux tilleuls chauves, la solide tour et le chapeau comtois de la Cathédrale, que le soleil, à cette heure, éclaire d'une lumière rose violette... »



(Lucien LEDEUR)



ailleurs accès à sa chambre où il y avait un piano, sur lequel j'allais tout seul « m'amuser ». Dans la pièce d'à côté, le vieux P. Brune qui m'entendait jouer à

travers la cloison, disait au P. Blanc que je m'attaquais à des choses trop difficiles pour moi... J'aimais bien en effet la musique. Progressivement, le P. Blanc m'a fait accompagner les chants à la cathédrale, sur l'orgue de chœur !

FAVERNEY: ENTRE MATHS ET PHILO

Après la Maîtrise, ce fut Favorney : l'étude de la philosophie et de la « scholastique » de St Thomas d'Aquin. Je poursuivais cependant la musique ; il y avait dans une salle (non chauffée) un piano et, plus rarement, j'avais accès à l'orgue de l'église abbatiale, avec laquelle le bâtiment du séminaire communiquait.

Conflit d'intérêt

Comme la philosophie ne m'intéressait pas du tout, mon ami Raoul Mougin m'a emmené faire math élém avec le P. Roy, l'ancien prof de math élém de St Jean, qui se déplaçait tous les mois durant quelques jours, pour nous faire cours et nous laisser un devoir.

D'autres nous ont peu à peu rejoints et, à la fin de la deuxième année, nous étions cinq ou six à faire math élém ! On m'avait cependant convaincu de passer le bac de philo, soit disant plus « facile ». Mais j'ai été recalé - un échec durement ressenti. Pour me « consoler », le P. Vouron, m'a fait ob-



Église d'Orchamps-Vennes Sainte Anne instruisant Marie



Olivier MESSIAEN (1908-1992) à l'orgue Cavaillé-Coll de la Sainte-Trinité



Messiaen, Olivier
Litanies

au service militaire, pour raisons de santé, à l'issue de plusieurs conseils de révision successifs - j'ai été envoyé à Paris pour étudier la musique.

L' "ANNÉE" PARISIENNE

J'y suis resté une année et un trimestre - un séjour pris en charge par le diocèse bien sûr, car je n'avais pas le sou.

Élève de Jehan Alain

Grâce au chanoine Tissot, qui était un ami de la famille, j'ai été envoyé auprès de Jehan Alain, qui m'a donné des leçons d'écriture et de clavier.



1911-1940
et la « petite Marie-Claire

J'étais élève au séminaire des Carmes, rue d'Assas. Jehan Alain y venait me donner ses leçons

d'écriture et, pour le clavier, j'allais à St Germain-en-Laye, chez son père, Albert Alain, musicien et facteur d'orgue, qui avait un orgue de salon à trois claviers, construit de ses mains. Et Jehan Alain me donnait des leçons d'orgue et me jouait ses compositions.

Je rencontrais, jouant dans l'escalier de la maison, la petite Marie-Claire, sœur de Jehan, qui allait devenir la grande Marie-Claire Alain. Je l'ai revue il y a quelques années, à l'occasion d'une conférence qu'elle donnait à Gray et à laquelle l'un des fils Jolivet m'avait conduit...

A l'assistance elle a dit que j'étais le dernier élève de son frère. Je lui ai dit qu'en l'entendant jouer, je croyais entendre jouer son frère, ce qu'elle trouvait flatteur. Il avait une façon très personnelle de jouer Bach.

Quand il me jouait ses œuvres, je n'y comprenais rien du tout... Il m'a emmené une fois dans une paroisse annexe de Paris, où il jouait tous les dimanches - il y était organiste - et m'a joué ses Litanies (bien plus belles que les miennes !) - « Qu'en pensez-vous ? » m'a-t-il demandé. Je n'en pensais rien du tout. Je lui ai dit : « il y a beaucoup de vie là dedans ». C'est tout ce que j'ai pu dire. Je ne pouvais dire pourquoi cela me plaisait...

Admirateur de Messiaen

A la faveur de mon séjour à Paris, je me suis ouvert à plusieurs sortes de musique. Dans la musique d'orgue, il y a des gens qui ont fait de belles choses. Avec Alain, Messiaen est de ceux-là.

J'ai rencontré Messiaen et l'ai vu de près jouer sur son orgue. C'était un saint homme. Il venait avec son missel, qu'il posait sur l'orgue, et il suivait sa messe.

Tandis qu'un organiste de Notre-Dame, dont j'ai oublié le nom, venait jouer et, dès la fin de l'évangile, disparaissait dans une boutique d'à côté pour, le temps du sermon, fumer une cigarette et prendre du bon temps avec les clients qui n'étaient pas des évêques...

La découverte de la "grande musique"

Cette année-là, j'ai découvert "la grande musique". J'allais aux "concerts Colonne", où j'avais un filon : la tante de l'un de mes copains du Grand séminaire de Besançon était secrétaire des Concerts; elle avait une loge personnelle au Chatelet et j'allais dans une loge de face pour trois fois rien : je payais le timbre. C'est là que j'ai découvert la musique de Debussy, qui m'était jusque là hermétique et qui s'est ouverte à moi un jour en cours de concert.

J'ai également découvert les grandes œuvres de Bach, dont la *Passion selon St Matthieu*. J'ai failli entendre le *Requiem* de Berlioz, mais alors que j'avais déjà mon billet en poche, le Supérieur des Carmes, (Le P. Baufine) m'a refusé le droit d'y aller parce que le concert avait lieu en plein air et que j'allais me trouver au milieu des gens ! Et c'est mon confesseur des Carmes qui en a profité.

C'est à ce moment également que j'ai fait la connaissance du grand philosophe chrétien thomiste Jacques Maritain, dont je fréquentais les conférences.

UN VICARIAT DE CHOIX

Rappelé par le diocèse à Besançon, pour enseigner l'arithmétique en classe de 6^e, alors que je souhaitais prolonger mon séjour de six mois encore, je termine ma théologie et je suis ordonné prêtre le 9 mars 1940, avec six autres confrères - sur les sept que nous étions, nous ne sommes plus que deux, Roger Chapatte et moi.

Après mon ordination, j'ai été nommé vicaire à la Cathédrale - ce qui était considéré comme une "promotion" !

Pourquoi le P. Bringard, Supérieur du Grand séminaire, avait-il suggéré de me nommer là ?

Parce que, quand je lisais au réfectoire, je me faisais comprendre jusqu'au fond de la salle des pas perdus.

Je pouvais donc aller prêcher à St Jean !



server qu'il n'aurait pas fallu courir deux lièvres à la fois ! Je suis cependant très content d'avoir fait math élém.

Deux ans après, lorsque j'étais au Grand séminaire, je me suis représenté à l'examen pour obtenir enfin mon bac complet. Et c'est un copain qui est allé voir les résultats affichés en fac, car je n'avais pas la permission de sortir ! Le supérieur de l'époque, le P. Paul Bringard, ne m'aurait peut-être pas toutefois défendu d'aller voir, car il souhaitait beaucoup que les séminaristes aient des diplômes d'État. Ce diplôme m'a d'ailleurs servi par la suite, lorsque j'ai été nommé professeur...

Les premiers pas d'un « petit prof »

Ce qui n'a pas tardé... Alors que j'étais en troisième année de théologie, l'un des professeurs de Faverney fut envoyé à Paris faire une licence de sciences. Il fallait quelqu'un pour le remplacer... J'ai alors été nommé « petit prof, de sciences » pour une année. J'ai enseigné des choses que je savais à peine, y compris l'astronomie ! Je faisais la classe à des étudiants plus âgés que moi !

Ma première classe a porté sur les fonctions, car j'avais compris très tôt que ce qui arrêtaient tous les jeunes, c'étaient les fractions... alors qu'il suffit d'apprendre les règles par cœur, ce que j'avais fait moi-même avec le P. Roy, avec qui j'avais fait math élém à Faverney - le meilleur professeur que j'ai eu de ma vie, qui savait intéresser ses élèves à des matières aussi ardues que les maths.

A la fin de ma troisième année de grand séminaire, trop jeune pour être ordonné prêtre - je n'avais pas été déclaré "apte"



Le Val Sainte-Marie
(28 novembre 1944 - 3 juillet 1946).



Le jeune Supérieur, Lucien LEDEUR (33 ans) et les 60 élèves du premier cycle...

et le nouveau professeur de chant et de musique, l'abbé

Jean SARRAZIN, avec la classe de sixième.



(1942), dans lesquels fut hébergé un hôpital militaire. Elle s'était installée au Val Sainte-Marie, dans un ancien prieuré déniché par Lucien Ledeur, tout jeune Supérieur de 33 ans du Petit séminaire, nommé à cette fonction deux ans auparavant.

Plus précisément, il s'agissait de l'ancienne hôtellerie du prieuré, destinée à accueillir les visiteurs, à proximité d'une ferme. La Maîtrise comptait alors une soixantaine d'élèves. Toute la Maîtrise n'était pas au Val : les classes du second cycle (3^e, 2^{ème}, et 1^{ère}) avaient été envoyées à Consolation. La page du « Val » se tourna le 3 juillet 1946.

La méthode Ward

J'avais été nommé pour enseigner la musique et le chant. Mais cet enseignement n'est devenu sérieux qu'à partir de la réinstallation à Besançon, où cet enseignement était partie intégrante de l'horaire scolaire. J'ai alors enseigné le solfège avec la méthode Ward*.

Au moment du renouveau liturgique, dans la période qui a précédé Vatican II, le diocèse m'a envoyé suivre deux sessions de formation : une première session de trois semaines à l'abbaye Notre-Dame de Belle-Fontaine (près de Cholet), animée par toutes les « têtes » du renouvellement liturgique ; puis une seconde session, consacrée au chant liturgique, à Vannes, chef-lieu du Morbihan et, avec Nantes, l'une des capitales du duché de Bretagne. Nous logions chez les *Sœurs du Père-Éternel*, que nous appelions les "tantes de Jésus" !

C'est là que j'ai fait la connaissance de Mlle Hertz spécialiste de la méthode Ward. (cf. note), du nom d'une américaine qui avait inventé cette méthode, très astucieuse, pour apprendre le chant et spécialement le chant grégorien aux enfants.

Pour la classe, elle comportait une série de grandes planches à fixer sur un

** Méthode inventée par Justine WARD (1879-1975), « complète, simple, progressive, gestuelle, assurant une formation musicale pour tous : des enfants à partir de 6 ans et des adultes, et permettant aussi un apprentissage de la direction » (*Schola Saint Grégoire*).

support et une série d'exercices progressifs. Pour ne pas rebuter les élèves, la méthode ne présentait pas de portée musicale mais des chiffres. Elle apprenait aussi à composer de petites mélodies. Une méthode très efficace !

"MAITRE DE CHAPELLE" TRADITION ET RENOUVEAU

Dans le cadre du renouveau liturgique*, il a fallu trouver l'équivalent en français de ce qui se chantait auparavant en latin. Or, lorsque le Chanoine Blanc avait quitté la Maîtrise (courant 1947), il avait emporté tout le répertoire.

J'étais nommé pratiquement chef de chœur - je serai officiellement nommé maître de chapelle en 1948 - et il fallait que « j'invente » un répertoire, tout en maintenant le chant grégorien !

J'ai cherché dans les chorals de Bach, Goudimel, etc. des œuvres adaptables. Et j'ai composé quelques petites choses...

Le chant grégorien

Je suis assez fier de mon seul diplôme de musique : le diplôme de l'Institut grégorien de Paris, que j'avais obtenu lors de mon séjour au séminaire des Carmes et pour l'obtention duquel était exigée la rédaction d'un mémoire sur le chant grégorien - mémoire pour lequel j'avais d'ailleurs obtenu une bonne note.

Au départ, j'avais des réticences envers le grégorien, parce qu'il n'y avait pas de mesure, pensais-je ; en fait l'unité de la mesure est la croche alors que dans la musique « habituelle », l'unité est la noire... Lorsque j'étais élève à la Maîtrise, je n'avais pas de prédilection particulière pour les chants grégoriens ; ce que j'aimais, c'étaient les polyphonies.

Bien que pourvu d'un diplôme de chant grégorien, celui-ci n'était pas pour moi le fin du fin de la musique. Le parangon de la musique pour moi, c'était Bach et, tout de suite après, Mozart.

*** Commencé avec la réforme de la Vigile pascale en 1951 puis de toute la Semaine Sainte en 1955, il culmine en 1956 au Congrès de liturgie à Assise, clôturé à Rome par un discours de Pie XII. Il trouve ensuite son accomplissement dans la Constitution sur la



liturgie de Vatican II en décembre 1963.

**** Fondé en 1923 sous l'égide de Solesmes et l'impulsion de Dom Joseph GAJARD, l'Institut fut ensuite incorporé à la faculté de théologie de l'Institut catholique de Paris.

Il n'y avait en effet pas de microphone à cette époque-là. Mais quelle frousse lors de mon premier sermon ! Du haut de la chaire, avec en face de moi, les "Nouillettes" !

Je suis donc resté vicaire à St Jean, durant toute la guerre, quatre années durant, auprès du chanoine Revenez, archiprêtre de la cathédrale - un saint homme, un peu strict.

Officiellement, je ne m'occupais pas de musique, mais je remplaçais souvent le P. Marcel Blanc au grand orgue. Aux grandes fêtes, lorsqu'il s'absentait, j'allais ainsi jouer les Vêpres ; je me souviens d'un 15 août où, du clavier du grand orgue, seul, je répondais également aux chanoines dans le chœur !

De cette époque, je garde un particulièrement bon souvenir des colonies de vacances, sous la Chapelle des buis, à Claire Combe. Une joyeuse ambiance avec les moniteurs, des étudiants épatants.

PROFESSEUR DE MUSIQUE A LA MAÎTRISE

Au terme de quatre années de vicariat, j'ai été nommé professeur à la Maîtrise.

La Maîtrise au vert... au « Val »

Or, à ce moment-là (31 mai 1944), la Maîtrise avait dû quitter ses locaux, de la rue de la Convention, récemment

*. « Nouillettes » : surnom donné aux pensionnaires de l'institution Notre-Dame, contigue à la Maîtrise, par dérivation de « MOUILLET », nom d'une ancienne Directrice de cet établissement de jeunes filles (d'où l'inexactitude d'Amédée Legrand in *Histoire de la Maîtrise*, qui écrit : « Mouillettes »).

Mais le grégorien était en fait très « pratique » : on n'avait pas à se demander ce que l'on chanterait, il suffisait de choisir telle ou telle messe, pareillement pour les vêpres. Et, de fait, on n'a pas retrouvé l'équivalent.

J'étais persuadé, pour ma part, que les évêques n'abandonneraient jamais le grégorien. Mais ce n'est pas ce qui s'est passé.

L'étude du grégorien

J'ai appris à mes élèves l'accompagnement du chant grégorien. A l'Institut grégorien de Paris, j'avais été l'élève d'Henri Potiron, auteur de publications sur les « modes » anciens et les modes grégoriens et maître de chapelle puis organiste titulaire au Sacré-Cœur de Montmartre.

M. Auguste Le Guénnant donnait également des cours de grégorien à la grande Salle de Théologie (« la grande salle T », à côté de « la petite salle T »), auxquels j'allais naturellement. Ses cours ne m'intéressaient pas beaucoup : j'avais le sentiment du rabâchage. Reste que l'essentiel est bien le rythme : il faut partir de la danse, *arsis*, l'élan, *thesis*, la retombée - lever le pied et le laisser retomber...

Des vêpres originales

Je me souviens qu'un jour l'archevêque - Mgr Dubois - avait invité un prélat romain pour un 8 décembre à la Cathédrale et m'avait demandé que l'on chante les psaumes en faux-bourdon. Or, le faux bourdon, c'est de la musique classique - avec des tonalités majeures et mineures qui n'ont rien à voir avec le grégorien. Cela m'avait énervé : j'avais pris ma moto et j'étais parti sur la route décharger ma bile. Puis j'ai finalement accepté de lui faire plaisir : ce que l'on chante en mode grégorien, je l'ai harmonisé à quatre voix. Nous avons donc chanté les vêpres harmonisées à quatre voix mais sur les formules grégoriennes - ce qui a emballé tout le monde.

* A. Le Guénnant : compositeur, organiste et maître de chapelle (1881-1972), qui fut directeur de l'Institut grégorien de Paris et auteur d'un *Précis de rythmique grégorienne d'après les principes de Solesmes* (1948).

* * H. Potiron : organiste, compositeur et musicologue (1882-1972), qui fut directeur de l'Institut grégorien de Paris et auteur d'un *Précis de rythmique grégorienne d'après les principes de Solesmes* (1948).



Les « Litanies » de Jean Sarrazin

Un de mes souvenirs marquants est une fête de l'Immaculée conception, où la tradition voulait qu'aux vêpres, on chantât les litanies de la Vierge. Jusque là, on chantait celles qu'avait composées le P. Brune. Je les avais accompagnées dans mes jeunes années, je les connaissais encore par cœur, mais je les trouvais un peu démodées et ne voulais pas les faire chanter.

Je m'en suis ouvert à Lucien Ledeur, qui m'a dit: « Il n'y a qu'une solution: composez-en de nouvelles ! ». J'ai donc composé par obéissance... Et la première fois que nous avons chanté ces *Litanies*, elles ont eu un certain succès, en particulier parce qu'elles n'étaient pas longues, car une voix chantait les invocations et les autres voix chantaient, dans le même temps, *Ora pro nobis...* Et pour l'Agneau de Dieu final, c'est Raoul Mougin qui m'a suggéré de faire autre chose, à la place de ce que j'avais d'abord composé et qui n'était pas convaincant.

Ces *Litanies* ont plu aux évêques qu'invitait traditionnellement pour les fêtes du diocèse) l'archevêque de Besançon. Une année, l'un de ces invités, a exprimé le souhait d'avoir une partition de ces *Litanies*. Et comme je n'avais pas de photocopieur à ce moment-là, il m'a fallu tout recopier à la main. Ce brave évêque m'a ensuite envoyé un petit mot de remerciement, sa carte de visite mais sans rien d'autre...

Petits tracas de grande charge

Le chant de la Passion m'a donné également du souci : il fallait une composition originale pour le texte en français - répons et interventions du chœur.

Une année, à la fin du carême, je suis tombé malade, victime d'une mauvaise grippe. Le dimanche des Rameaux, de mon lit, j'entendais chanter le *Gloria laus*, que j'aurais dû diriger moi-même, au cours de la procession conduisant à la porte de la cathédrale, contre laquelle trois coups étaient frappés pour la faire ouvrir.

« L'Ordo de 1948 nommé le Petit séminaire conjointement "Maîtrise". L'abbé Jean Sarrazin y reçoit le titre de "Maître de Chapelle" et, la même année, fait entendre les nouvelles "Litanies" ». (A.L.)



Chaque dimanche, j'avais le sentiment de remettre en jeu ma réputation. Ces offices à la Cathédrale, c'était mon souci permanent. J'en faisais des cauchemars : j'arrivais pour la grand-messe à la cathédrale, en ayant oublié les partitions....

Le Père Dubourg écoutait bien. Chaque fois il m'appelait et me disait : « Ce que vous faites n'est pas mal, mais c'est grêle ». - ce qui m'agaçait car, lorsque j'ai commencé, je n'avais que douze sopranes; alors pour remplir la cathédrale, c'était peu. Jusqu'au jour où le bâtiment de la Maîtrise a été agrandi et qu'alors le nombre des élèves entrant en sixième a doublé. Et le Grand séminaire est par ailleurs venu renforcer les voix d'hommes.... Pour finir, nous étions quatre-vingts. Nous existions, ce n'était plus « grêle ». Le Père. Dubois était lui aussi exigeant

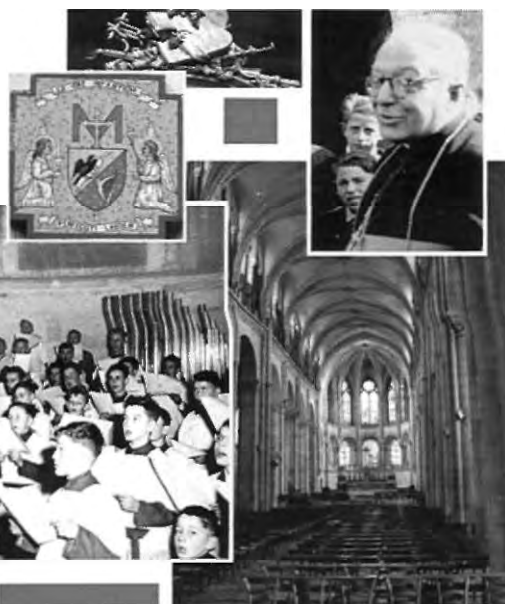
Le Père Dubourg était très aimé... mais il ne connaissait pas l'action catholique. Il en était resté au « patro ». Alors que moi qui durant mon vicariat avais eu à animer trois équipes de JOC (deux masculines et une féminine), je ne rêvais que d'action catholique.

DECOUVERTES MUSICALES ET HUMAINES

Le travail de la voix

Au tournant des années 50, par l'intermédiaire d'une vieille dame qui recevait chez elle des musiciens et des chanteurs, j'ai fait la connaissance, à Besançon, d'un juif émigré allemand, M. Bornstein, ancien ténor de l'Opéra de Berlin, qui m'a appris à chanter.

J'ai été son élève durant deux à trois ans. Il m'a « fait » une voix de baryton « sortable », avec un beau timbre. Je me souviens que, au cours d'une procession du Saint sacrement dans les rues de Besançon, alors que j'avais



entonné je ne sais plus quelle hymne, le P. Blanc s'est retourné, étonné, ne me connaissant pas une telle voix.

C'est ainsi que j'ai été sollicité pour deux airs de barytons dans le *Requiem* de Duruflé, donné à la Cathédrale - dont l'un avec un départ délicat sur un si bémol qui faisait suite à un si bécarre final de l'orchestre. N'ayant bénéficié que d'une seule répétition avec l'orchestre et sachant que ma famille était à l'écoute de la retransmission radiophonique, j'ai éprouvé le plus grand trac de ma vie... !

Ce travail de la voix avec Bornstein m'a beaucoup apporté. Cet homme m'aimait bien et était avec moi comme un père. Un jour, il m'avait fait chanter la Leçon tirée du prophète Isaïe (9,1-6) des Matines de Noël (*Primo tempore alleviata est terra Zabulon et terra Nephtali ...Consolamini...*) et il en avait les larmes aux yeux.

La communauté juive bisontine

Cette expérience de vie m'a aussi permis d'entrer en contact avec le monde juif de Besançon, Maryse Weil entre autres. Bornstein organisait en effet des auditions de ses élèves, qui étaient des occasions de rencontres.

Il m'avait fait promettre de ne pas tenter de le convertir sur son lit de mort ! Je suis allé à son enterrement, jeter de la terre sur son cercueil.

L'abbé Lecordier m'avait aussi fait connaître des membres de la communauté juive, un médecin notamment. Ce fut pour moi l'occasion de découvrir la vie ordinaire d'une famille juive. Un jour, me rendant dans cette famille, j'ai trouvé leur porte simplement poussée et, ayant annoncé ma présence, j'ai été prié d'entrer : c'était shabbat, on ne se déplaçait donc pas pour ouvrir la porte.

IMAGES ET IMPRESSIONS

Les amitiés

J'appréciais beaucoup le P. Ledeur et le compagnonnage du P. Mougin, qui a été mon seul véritable ami - un vrai ami car il n'hésitait pas à me dénoncer mes travers, ce qui m'a été d'un grand service.

Raoul Mougin avait une vie un peu en marge, se levant très tôt, se "droguant" pour dormir et se "droguant" de nouveau au réveil... Dans la salle de physique de Saint-Jean, il était chez lui, le « patron ».



C'était un grand travailleur. Ensemble, nous avons découvert les disques 33 tours ; nous avons été parmi les premiers à en acquérir. Il se documentait et montait des appareils de radio, des hauts parleurs, etc. Nous lui devons les premiers enregistrements des Maîtrisiens.

Ouverture

Les fêtes de la Sainte Cécile ... Des auditions de disques et des concerts de musique de chambre avec des musiciens bisontins amis : au violon M. Chevreux (commerçant en fourrures), au piano, Colette Aymonier, et, au violoncelle, Solange Billard... Les concerts des JMF, auxquels nous avons obtenu du P. Ledeur que les "grands" soient adhérents...



...et clôture

Pour la représentation d'une Passion de Bach, au théâtre, la Maîtrise avait été associée aux chœurs, pour le chant des parties confiées à des voix d'enfants. Ne sachant pas sur quel rythme le chef d'orchestre allait faire exécuter les pièces, nous les avons exercées à deux vitesses !



Mais il ne nous avait pas été permis de rester jusqu'à la fin du concert, en raison de l'heure tardive de celle-ci : quelque peu frustré, notre chœur d'enfants a dû rentrer au bercail !

LA « FIN » DE LA MAITRISE

Cela s'est passé en deux temps. Il y eut d'abord le regroupement, à la « Maîtrise » des grandes classes durant une année ou deux ...

Puis il y eut 68 - qui fut pour moi, une année épouvantable. La contestation dans les classes... Ainsi, alors que j'assurais l'instruction religieuse en seconde, une petite brochure, éditée l'année même, que je venais de présenter a été qualifiée d' « un peu ancienne, non? » ... Et j'étais moi-même aussi... forcément « bourgeois ».

J'ai alors quitté la Maîtrise, à regret, las de ces désordres...

Avec les Amis de l'orgue, nous avons cette année-là, organisé un voyage de découverte et connaissance des orgues européennes importantes.

Ces vingt années de Maîtrise restent pour moi des années où je crois avoir été utile.

RETOUR EN PAROISSE ORNANS

Envie de me retrouver « au milieu des gens »

Par hasard, j'avais été amené, quelques mois auparavant, à remplacer, durant une courte absence, le vicaire d'Ornans, que j'avais connu à la Maîtrise. Cette journée à la cure d'Ornans m'avait paru très agréable. Et j'avais alors envie de me retrouver au milieu des « gens ordinaires », au cœur de la population chrétienne. Après des visites répétées à l'archevêché, le curé d'Ornans a obtenu ma nomination auprès de lui, comme "collaborateur".

Cette année-là, par ailleurs, avait eu lieu à Ornans la réunion annuelle des chorales du diocèse. Or le chef de la chorale d'Ornans devant quitter la cité, il m'avait été demandé de lui trouver un remplaçant et j'avais proposé, en attendant ce nouveau chef, de venir, de Besançon, assurer les répétitions - ce qui a également pesé favorablement dans la décision de l'archevêché.

« Du beau chant et de la belle musique »

Durant les 20 années de mon ministère ornansais, j'ai dirigé le chœur. Et nous avons fait de belles choses. A tel point que Mgr Dubois, une année, a demandé à venir assister aux offices du Jeudi saint à Ornans, pour entendre du beau chant et de la belle musique. C'était flatteur...

Une charge pastorale enrichissante

Le curé Goguy avait beaucoup de travail. Je lui ai proposé de prendre en charge la préparation au mariage et les baptêmes (l'église d'Ornans possède un baptistère). J'ai aimé assurer ce ministère, qui a été pour moi une découverte.

Ornans
« Le Père Sarrazin va nous quitter »



J'assurais également l'aumônerie des deux collèges, public et privé, d'Ornans, une tâche que j'appréciais beaucoup également, car j'y rencontrais des jeunes d'autres paroisses.

Entre les prêtres du doyenné, la vie ecclésiastique était très fraternelle. Nous nous retrouvions tous les lundis pour déjeuner ensemble chez l'un ou chez l'autre.

Je suis resté 20 ans à Ornans, mais je n'ai eu la cure en charge que deux ans avant mon départ, en même temps que la fonction de doyen - une fonction parfois délicate à assurer, où l'on est beaucoup sollicité par les paroissiens en difficulté avec leur curé mais de ce fait, un ministère riche en partage ...

**PESMES
DERNIÈRE ÉTAPE PASTORALE**

Je croyais mourir à Ornans, où j'étais très attaché aux gens et au paysage. Et voilà qu'un jour j'e reçois la visite d'un vicaire épiscopal venu me faire part de la proposition de l'archevêque de me confier la cure de Pesmes. Mais je n'ai pas été "curé" bien longtemps, en raison du regroupement des paroisses qui est alors intervenu. Jean-Christophe Demard, qui avait déjà exercé un ministère à Pesmes, a en effet été nommé "curé" en titre (responsable de l'U.P.) et j'ai été affecté comme coopérateur à la paroisse de Pesmes.

Durant quelque temps, j'ai été chargé d'aller célébrer des messes dans les petits villages quelque peu « délaissés » le dimanche - ce qui me plaisait beaucoup.

Je me suis également occupé du mouvement *Partage et Rencontre*. Des couples (cinq ou six) se réunissent une fois par mois, et préparent ces réunions à tour de rôle, en autonomie. Et tous les deux ans, un rassemblement national (500 à 600 personnes) a lieu dans une ville de France.

A Pesmes, toutefois, je n'ai pas eu en charge la chorale. Car les chorales des diverses paroisses avaient été regroupées dans un chœur inter-paroissial, qui avait son chef. Les voix d'hommes de la chorale de Pesmes avaient rejoint le chœur inter-paroissial. Ne restaient que les dames avec qui j'ai commencé à travailler et au bout de trois ans, nous avons eu des résultats.

J'y ai aussi noué de solides amitiés avec des familles. Pesmes, j'y aurai été une étoile filante ? mais j'y suis encore attaché. » (J.S.)

*Propos recueillis
par J.-M. Gautherot
les 9 et 10 juin puis le 5 août 2010,
à N.-D. des Cèdres (Montagney)*

Pesmes, vendredi 16 juillet 2010

**Bon anniversaire !
Joyeux jubilé !
e Sarrazin**



94 ans
2 juillet 1916

70 ans de sacerdoce
9 mars 1940

Action de grâces



LES ALWATI
RÉCITAL

Chansons
comtoises

armonisées

par J. Sarrazin,

H. Meunier

et M. Gentilhomme

Ils étaient venus quarante entourer
et fêter celui qui avait été,
pour beaucoup d'entre eux,
« l'éveilleur »...



*L'eau, l'Arbois, l'absinthe,
Le charbonnier, les scieurs, les quenouilles
Le rossignol, O cher Jura, les gaudes
La cancoilloite, le ranz des vaches. Marguerite*



**« Connaissez-vous encore
votre solfège ? »**

// était un orphéoniste
S'appelait-il Pierre
ou Baptiste ?
L'histoire n'en dit pas
un mot

DO SI LA SOL FA MI RÉ DO



Hôtel de France
Maison J. Vieille
9 rue de la Vannoise
70 140 PESMES

La « patronne »
Patricia
la générosité
rayonnante

